

séricorde infinie. Que de sentiments pieux fait naître dans le cœur un semblable spectacle ! Combien l'âme du chrétien, si souvent attristé au récit des tendances et des démarches impies des vieilles nations, reçoit de bonheur en contemplant de telles manifestations !

Vers la fin du second jour le courant de fidèles s'affaiblit peu à peu pour cesser tout à fait, puis la cloche se fit entendre et tout, de nouveau, rentra dans le silence. Comme ces antiques cloîtres où l'oreille du visiteur ne perçoit que le froissement lent et monotone des pas d'un moine isolé ou le bruit d'une foule austère et muette, le Collège se vit tout à coup peuplé par une multitude silencieuse et recueillie, tantôt errante éparse çà et là, tantôt réunie dans l'enceinte sacrée et absorbée dans une méditation profonde. La retraite était commencée.

Plaine de douceurs spirituelles, de prières, de suaves moments passés auprès du cœur brûlant de Jésus, de prédications fortes et onctueuses comme celles qui peuvent sortir de la bouche du R. P. Beaudry S. J., elle fut, dit-on, bien courte, quoiqu'elle n'ait marqué son terme qu'à la septième journée. Là, il me fut donné d'assister à un spectacle d'intérieur religieux que ma plume inhabile se refuse à décrire, mais dont la magnificence, l'éclat et la majesté ont ému mon imagination et gravé dans mon âme une impression que le temps, je crois, emportera difficilement : l'imposante cérémonie de la prononciation et du renouvellement des vœux. Oh ! combien l'esprit de l'homme qui vit au milieu du tournoisement de la foule, du bruit de la matière, du choc des passions humaines, mais qui cependant est jeune, et vierge encore de cette sécheresse qui lui viendrait d'un cœur usé, combien, dis-je, cet esprit reste frappé à la vue de semblables actions ! En présence d'un Dieu invisible mais sans doute resplendissant de gloire et de puissance aux yeux de leur foi, entre les mains d'un homme faible et mortel comme eux, des jeunes gens, victimes sacrées, renoncent à tous les plaisirs du monde et de la famille, à toute richesse, à toute volonté propre, en un mot, à toute leur liberté pour s'enfermer sous le même toit qu'un Dieu crucifié et lui dire : « Vous m'avez appelé, Seigneur, me voilà ». Il y a là de ces actes sublimes que, seule, notre religion sainte peut produire, il y a là de ces sacrifices dont, seuls, les esprits illuminés des clartés d'une foi vive et, seuls, les cœurs nourris par la manne céleste de l'amour divin peuvent comprendre toute la grandeur.

Avec toutes ces jolies choses, lecteurs, s'enfuient les vacances, *cum gemitu... indignata sub umbras*. Déjà nous sommes au 14 ou au 15 d'août et un seul incident remarquable me reste à raconter de ces deux mois si impatientement désirés, si rapidement écoulés, si doux à rappeler. De la chapelle du Collège où vous venez d'assister à la consécration religieuse de fervents lévites, où vous venez de voir ce lieu saint tout brillant de lumière, tout parfumé d'encens, transportez-vous avec moi à quelques lieues d'ici, dans le charmant petit village de Ste-Elisabeth. Il tombe une pluie battante, mais il n'est que 2 heures de l'après-midi et vous n'êtes convoqués que pour la soirée ; s'il vous sou- rit d'attendre, dans une heure au plus le soleil viendra de nouveau poudrer le chemin. D'ailleurs vous y gagnerez à

ne m'avoir pas avec vous, je suis un piètre voyageur, soyez-en certain. La plupart du temps on me fait manquer mes promenades, souvent je les fais manquer aux autres et toujours il pleut. N'est-ce pas que la scène, ici, a changé ? L'assemblée est moins religieuse, mais en revanche plus nombreuse, on étouffe : moins de fleurs la-bas dans le fond, mais beaucoup plus sur les têtes.

Voilà le rideau qui est levé. Une séance dramatique, lecteurs, et des amis, des connaissances à satiété ; votre œil en rencontre dans tous les coins, nous nous croirions à la salle de représentation du Collège. Je reconnais, il me semble, sous les traits du noble de Gomez, M. C. Hogue, puis son fils, don Alonzo ne doit être autre que M. O. Lacasse, tandis que ce don Lopez ressemble fort à M. P. Lamarche ; et MM. A. Boucher, O. Houle, A. Lacasse, O. Joly, voilà encore des personnages amis. Je suis fort peu juge en matière dramatique, messieurs, mais cela ne m'empêche pas d'être admirateur, et je trouve ces poses splendides et aisées, cette élocution belle et facile. La MALDICTION, pièce émouvante, représentée par ces acteurs, intéresse on ne peut plus l'auditoire, il y a même là, je crois, des yeux qui rougissent et des mouchoirs qui se déploient.

L'action que vous faites, amis, est on ne peut plus louable. La recette de cette séance, [bien ronde, à en juger par la foule qui encombre la salle,] que vous destinez à acheter un autel pour le petit sanctuaire des bonnes religieuses de cette paroisse et que vous présentez, pour ainsi dire, en don à Dieu vous sera rendu au centuple dans le succès qui va couronner votre entreprise, et dans la reconnaissance de vos coparotissiens.

Enfin, chers confrères, les vacances sont écoulées, nous avons dû dire adieu aux plaisirs, adieu aux belles soirées, adieu aux promenades et aux douces flâneries, adieu au tranquille foyer de la famille, mais un joyeux souvenir est une jolie fleur dont il nous faut essayer de retenir longtemps le parfum ; au milieu de tant d'autres plaçons le souvenir des vacances de 1878.

NECROLOGIE.

« La mort a des rigueurs à nullo altro paritibus » ; on moins de quelques mois elle est venue deux fois moissonner une victime au milieu de nos enfants. Le premier déjà se préparait à célébrer avec les confrères la réunion de ses devanciers dans cette maison et il est allé attendre la grande réunion du dernier jour. Le second avait à peine dit adieu à ses compagnons de classe, il venait de franchir le seuil de la demeure de son père, ses joues étaient encore chaudes des baisers maternels, lorsque la mort est venue les refroidir de son souffle glacé. Henri Desrochers, élève de syntaxe française, après deux années passées dans ce Collège, nous avait quitté à la fin de l'année scolaire plein d'espoir, de joie et de santé. Aimé de ses professeurs et de ses confrères pour sa conduite pieuse et régulière, de tous il avait reçu les souhaits de bonnes vacances, et cependant, le 4 juillet, à St-Jacques l'Achigan, au milieu de sa famille éplorée, il avait rendu le dernier soupir. Il était à peine âgé de 14 ans. Le R. P. Supérieur, accompagné des professeurs du Collège, s'est empressé d'aller rendre les derniers devoirs à ce jeune élève si tôt envolé